

l'Humanité

Rien n'a jamais empêché l'histoire de bifurquer un texte inédit de Virginie Despentes adapté sur scène

Anne Conti s'empare d'un texte inédit de Virginie Despentes, *Rien n'a jamais empêché l'histoire de bifurquer*. Un manifeste, un brûlot qui clame l'urgence de changer le monde.

Publié le 12 janvier 2025
Marie-José Sirach



De sa voix profonde, Anne Conti s'empare des mots de Despentes sans minauder, sans barguigner, sans faire joli. ©Didier Peron

Où et quand l'Histoire bifurque-t-elle ? C'est maintenant, ou jamais !, laisse entendre ce texte, inédit, de **Virginie Despentes**. La comédienne et metteuse en scène Anne Conti le découvre, lu par l'autrice elle-même, en octobre 2020, à l'occasion d'un séminaire organisé par Paul B. Preciado. Le coup de foudre avec ce texte est immédiat. Conti propose à Despentes de s'en emparer. Ce que cette dernière accepte volontiers, la laissant libre de le monter à sa guise.

Sur scène, accompagnée de deux musiciens complices – Rémy Chatton à la contrebasse et à la guitare, Vincent Le Noan aux percussions –, Anne Conti occupe la scène avec incandescence, arpentant l'espace d'un pas sûr, marchant sur les ruines de ce vieux monde qui n'en finit pas d'agoniser.

Elle fait résonner chaque mot, chaque silence de ce texte manifeste, puissant et généreux. De sa voix profonde, Conti s'empare des mots de Despentes sans minauder, sans barguigner, sans faire joli. Si, dans un premier temps, elle joue avec ses musiciens sur une partition aux accents punk tribaux venue des entrailles de la terre, peu à peu, la mélodie va distiller des nappes de douceur, une douceur qui rime, chez Despentes, avec révolution.

L'abolition des frontières

Alors les mots claquent, dénoncent, exhortent, profèrent. Face à l'adversité, face au capitalisme et au patriarcat, Despentes laisse entendre d'autres possibles, d'autres voix, d'autres corps. Parce que « *la douceur et la bienveillance sont le contraire de l'exploitation capitaliste* », écrit-elle.

Elle en appelle à l'abolition des frontières, des « *frontières toxiques* » dessinées par une poignée de vieux croupis colonialistes, là-bas et ici, des frontières de classes, de genres et de races. On sent la tension, l'urgence, la nécessité de se débarrasser de ce système, pour « *ne pas crever* ».

Tout est affaire de désir, de rêve et d'utopie et Despentes est à l'écoute de cette jeunesse qui rue dans les brancards et que l'on voudrait faire marcher au pas. Vous êtes le nombre, semble-t-elle lui murmurer, cet autre monde est à portée de main. Ses mots font mouche parce qu'ils sont humbles et généreux, honnêtes et sincères. Elle en appelle à écouter ceux qui n'ont jamais parlé, à « *entendre les enfants et les croire quand ils disent qu'ils vont faire la révolution* ».

Anne Conti incarne ce tourbillon sans fausse note. Au milieu des gravats (scénographie de Phia Ménard), les ruines se métamorphosent en barricades. Tandis que l'archet de la contrebasse glisse doucement sur les cordes, une perceuse à la main, elle va rafistoler quelques pans de mur écroulés. Soudain s'élève une planète blanche, vierge, qui va se revêtir de milles couleurs imaginées par Cléo Sarrazin, un paysage, une terre bleue comme un pamplemousse, ou une orange. On entend soudain le bruit de l'eau qui coule, le vent qui souffle, la vie qui reprend le dessus.